

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 5

Artikel: Choses et autres : confusion
Autor: Marc Hy.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Vâi mâ, l'è la mîma que eliaque à ton frère. T'a copiï su li ?
— Que na, monsu lo régent, n'é pas copiï su li, mâ l'è lo mîmo tsat que no z'ai, no dou !

* * *

Sti coup, l'è la derraire.

La mère Matâire desâi à son croûio valottet :
— Atteindtè pî, vu dza prâo lo dere âo pére quemet t'i croûio, quand revindra à l'otto.

— Lo pére l'a pardieu bin raison, que repond lo craset, quand ie dit que lè femâlle sant rein que dâi tabousse. *Marc à Louis.*

Fleurs et couronnes. — Une dame à un petit garçon qui porte un énorme bouquet :

- A qui portes-tu ces fleurs, mon petit ?
- A Mme Dupuis.
- Eh bien, elle va être contente !
- J'erois pas, c'est pour son enterrement.

UNE MI-ÉTÉ AU GROS DE L'HIVER

DÉPUIS quelque temps, les papiers de chez nous, les grands et les petits, faisaient état d'une prochaine inauguration par Bretaye, d'une nouvelle « piste de skis », où des acrobates viendraient d'un peu partout se donner rendez-vous et ne manqueraient pas d'étonner le monde avec les tours de force sur leurs semelles de bois de huit pieds de long.

Quand on m'a eu dit que les journaux du cercle, du district, du canton et même de l'autre bout du lac avaient été invités à venir regarder, je me suis dit qu'on n'avait pensé qu'aux jeunes et que si le *Conteur* avait été oublié, c'est bien sûr qu'avec ses septante ans bien sonnés on le trouvait bien trop vieux pour aller avec des douves de tonneaux sur ces hauteurs sublimes, où « le chamois broute en paix ». Pourtant vous savez tout bien que, si sa tête a blanchi, il est encore bien vert.

Et rien que pour leur faire voir qu'il se porte tout à fait bien, il y est allé pour son compte, tout guilleret, heureux de se réchauffer le corps et le cœur au bon soleil de la montagne en partageant quelques verres avec les amis de par là-haut. Ainsi dit, ainsi fait et le voilà déjà dans le train, direction du Simplon, avec son bâton et son sac, mais écoutez Fridolin vous raconter ça :
« Jusqu'à Villars, ça n'a pas encore été trop mal pour rester assis et fumer un bout de Grandson, mais depuis, quelle cohue, mes amis ! C'était plein comme un œuf, on a été obligés de se tenir « de pointe ». Heureusement que j'ai trouvé mon vieil ami François (c'était justement lui qui menait la mécanique du train) qui me fait comme ça :

— Eh ! vouaité nout'ami lo Conte, ceint va-t-é adi ?

— Mè assebin.

Avec tout ça nous voici arrivé à Bretaye et ce n'était, ma foi, pas d'orgueil de pouvoir se sortir de cette boutique d'outils de sports pour souffler un moment.

C'était pendable de voir, au bout d'un moment, la longue file des gens qui suivaient, à la queue leu-leu, le chemin creusé dans la neige. De loin, on aurait dit autant de fourmis portant chacune leur aiguille de sapin sur le dos ; seulement, il ne s'agissait pas de mettre deux pieds dans un soulier ou de conter des gandoises à sa voisine, car on aurait d'abord eu dégringolé dans le lac des Chalets et la culbute aurait pu coûter cher sur la glace !

Quand même qu'il allait tout à la douce, le Conteur ne fut pas le dernier sur place. La bise soufflait que ça ne sentait pas le renfermé et quand la fanfare se mit à jouer une de ces jolies valses du bon vieux temps, il en aurait peu fallu pour en tourner une, histoire de se réchauffer un brin.

Un coup de cloche et, depuis le petit replat au fin « coutset » du crêt, voilà un des gaillards qui part comme l'éclair. Arrivé au tremplin, qui est tout habillé d'un drapeau fédéral, notre homme vêtu de bleu et de blanc, prend le chemin des nuages ! — « Veille-toi la posée, c'est pire que de jouer aux quilles », lui crie quelqu'un depuis en bas. Mes amis ! quand on voit ces gaillards descendre du ciel comme des matous qui

retombent tout droit sur leurs pattes, on ne peut pas comprendre comment ils sont faits pour ne pas avoir tous les os brisés ! A peine en bas, en voilà déjà un autre prêt à partir. Eh ! qu'on ne puisse pourtant pas inventer une mécanique à serrer quand ça va décidément trop fort !

Chacun a dû faire trois fois cette « lugée de la metsance », où le diable y aurait bien sûr regardé à deux fois et où bien des crânes lurons auraient dit : « Sti coup, l'è bon por on iadzo ! »

Quand ça a été fini, et qu'on a vu qu'il n'y avait ni accidents ni anicroches, le Conteur a été plus tranquille et s'est dit que c'était le fin moment de boire un verre « sur la peur » !

Quelle cougnée, de nouveau, à la pinte de la Gare de Bretaye ! Pour sûr que ça a été de belles vendanges, pour le pintier et tant mieux, car c'est un bon gaillard !

Et si M. Louis-Charles — un ami du *Conteur* — qui a toujours eu le cœur sur la main, n'avait pas été obligé de faire signe à François d'aller emmoder sa mécanique, je crois bien qu'on serait encore en train de chanter *Notre aimable Patrie, Le Pays romand* ou bien *Ah qu'on est bien chez nous !*

A Villars, le Conteur n'a eu qu'à suivre la foule pour aller voir la distribution des prix.

Ce qu'il y eut de très clair et pétillant fut le bon vin qui coula, comme cela se doit, pour arroser toutes ces victoires. Pour finir, les jeunes s'en furent en tourner une au « Bar américain ». Le Conteur, lui, s'est contenté d'aller boire un bon verre d'Antagne à la santé de ses chers amis lecteurs, auxquels soit honneur et respect !

Fridolin.

RONDEAU DE SAISON

*Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe*

*Qu'ils soient ministres, pasteurs,
Avocats ou hommes d'équipe,*

*Artistes nés ou amateurs,
Qu'ils se nomment Pierre ou Philippe,*

*Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe.*

*Tout leur corps n'est que pesanteur,
Et, comme à la vie on s'agrippe,*

*Ils s'agrippent à leur docteur,
Par terreur de casser leur pipe...*

*Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe.*

Lisette.

LETRE D'AMERIQUE

UN fidèle abonnée nous transmet les lettres que lui adresse son cousin « d'Amérique ». Nous ne résistons au plaisir de la communiquer à nos lecteurs.

Cincinnati, Ohio, 24 novembre 1931.

Ma chère cousine,

Votre cousin Philippe d'Outre mer va souvent en Suisse (par la pensée) ; mais cela n'est pas assez. Il tient, par ces lignes, à vous remercier pour l'envoi des journaux, surtout pour le *Conteur Vaudois*, qu'il va conserver précieusement. Ce qu'il aimerait beaucoup mieux pouvoir faire, cependant, serait d'envoyer un chèque suffisant pour en assurer la publication et la préservation *du vilhio dêvesa*. Mâ, pè le tein que fâ, que les affaires vant tant mau, vu pudè bin comprendre porqu'è é faut que sè pàsse de cé plliési. E va enveyi dé papaïs dé pè tzi-no, dein cé veladzo dè « Cinci ».

Du 26 novembre.

Après des semaines d'un temps magnifique et d'une température de mi-avril, tout soudainement, nous avons 25° Fahrenheit ! Légumes et fleurs sont morts pour cette année, et ce matin, il y a un manteau de neige. Il y aura d'autant plus d'accidents par les automobiles. « On » a beau voler des automobiles, et voler des banques, « on » en achète quand même. Mais ce « on » n'est pas nous, vo paudè bin ein crairè voutron cuezin *Philippe.*

Du 30 novembre.

Encore 13. O. Q. P. Il a plu, et la neige n'est plus, par ici. Programme pour demain 1er décembre : traduction pour un journal. Ensuite, à 4 heures, « speech » en français, entre deux microphones, pendant 15 minutes. Le soir, entre 7 et 10 heures, nouvelle expérience de laquelle vous aurez des nouvelles plus tard.

Sèdè vo bin que sarrâi n'a vergogne que le « Conteur Vaudois » ne pouèssè pas continuâ à contâ ? *P. P. Briol.*

N. de la Réd. — Nous tenons à rassurer notre fidèle lecteur quant à la question posée : Le *Conteur* continue à conter.

Choses et autres.

CONFUSION

I

— Dis donc, Luce, peux-tu me prêter cent sous, je suis fauché, c'est la fin du mois, et...

— Mille regrets, mon cher, pour moi aussi c'est la fin du mois...

— Voyons, ma petite Luce, en cherchant bien.

— A propos, Georges, restes-tu à la maison ce soir ?

— Ah ! non, impossible ; un rendez-vous urgent avec un copain.

— Un copain à boucles blondes, probablement ! Ecoute, Georges, si tu étais gentil, tu resterais ce soir à la maison. J'ai l'intention d'inviter mon amie à passer la soirée. Elle est charmante et tu nous ferais plaisir...

Georges regarda sa sœur avec l'air excédé que savent prendre les frères quand on leur propose une corvée.

— Est-ce le petit Rat ? dit-il sans empressement.

— Mais non, ce n'est pas Mado ; c'est une nouvelle amie que tu ne connais pas encore, elle vient d'entrer au bureau, elle s'appelle Nelly... Tout à fait le type que tu aimes. Tu connais son père de vue, c'est M. Tardy, le représentant des Machines Suger...

— Hum, de ton goût, je me méfie... Oui ou non, veux-tu me prêter cent sous ?

— On verra, si tu restes ce soir, peut-être ; sans cela, rien de fait, zut, mon cher !

L'heure avançait. Le frère et la sœur achevèrent lestement de déjeuner et se hâtèrent vers leur travail. Georges était employé de banque et Lucette sténo-dactylo chez un avocat.

II

Lucette avait vu juste, naturellement, sauf sur un point, le « copain » de Georges avait des boucles brunes. Il l'avait rencontrée un soir de décembre à la rue de Bourg. Il pleuvait, et elle avait les mains encombrées de petits paquets. En voulant ouvrir son parapluie, elle avait laissé choir une bonne partie de ses emplettes et Georges s'était trouvé là pour lui aider. Pourquoi s'était-il offert à l'accompagner ? Simple curiosité ? Attrait ? Elle l'avait accueilli avec une si parfaite bonne humeur, sans minauderie, et son rire sonnait si clair et franc ; ce n'était pas ce rire étudii qu'il s'égrenè en roulades interminables pour paillier une sottise ou masquer le vide d'une conversation et qui finit par être aussi désagréable que la sonnerie du réveille-matin.

Georges avait désiré la revoir et avait aidé le hasard, mais c'était de brèves rencontres, et, comme il craignait de paraître indiscret, il ne savait pas grand-chose d'elle, sinon qu'elle s'appelait Hélène et que son père donnait des leçons. Il la quittait à l'angle de la rue qu'elle habitait, et il l'avait vue entrer au No 64, il en avait conclu qu'elle devait s'appeler Hélène Vogel, puisque sur la porte d'entrée il avait lu : *François Vogel, professeur.*

Pour en savoir plus long, Georges avait donc décidé d'inviter Hélène pour aller au cinéma, justement on y donnait une opérette ravissante. Mais il fallait faire les choses convenablement, et tandis qu'il se rendait au travail, il calculait : deux premières (on ne peut pas mener la fille d'un professeur en seconde), le vestiaire, les bou-

chées glacées, un malaga ou du thé en sortant du ciné... hum ! pas moyen sans l'aide de Lucette... Donc, une soirée barbante en perspective. Mais quelle compensation !

III

Après le souper, Georges s'en fut dans sa chambrette, prétextant un travail urgent. Il verrait l'intruse toujours assez tôt, et s'il montrait trop d'empressement, elle pourrait s'imaginer, Dieu sait quoi ; avec les filles, il faut s'attendre à tout.

...Un coup de sonnette... un bruit confus de voix... Georges allume une cigarette et s'allonge sur le divan. Les jeunes filles sont entrées à la salle à manger où veillaient les parents, et après quelques minutes de conversation polie, passent dans la chambre de Lucette, son studio gentiment arrangé et encombré de coussins multicolores ! Georges ne bouge pas... Décidément, cette pimbêche ne l'intéresse pas du tout, et la fumée de sa cigarette semble mettre un malin plaisir à dessiner des H qui s'envolent un peu partout.

Mais, à travers la paroi, Georges entend les deux amies qui babillent à cœur joie. « Quelles pîes, bougonne-t-il, pas mèche de turbiner ! Et ce que ça doit être intéressant ! »

Tout à coup, un éclat de rire frais comme le trille d'une fauvette le mit debout, la main sur la poignée de la porte. Non ! mais peut-il y avoir deux rires aussi pareils dans ce monde?... Il se retint pour ne pas bondir jusqu'à la porte... et frappa nerveusement : Entrez ! O surprise ! Hélène était là et le regardait aussi étonnée que lui-même.

Très embarrassé, il saluait gauchement, terrorisé par la peur de paraître ridicule. Lucette présentait : Mon frère Georges, mon amie Nelly Tardy... Puis leur trouvant un drôle d'air. Ah ! ça, est-ce que vous vous connaissez déjà ?

— Mais oui, dit Nelly, tu sais, je t'ai raconté ce soir de décembre...

— Ah ! c'est l'étudiant qui a ramassé tes paquets ?...

— En effet, dit Georges très cérémonieux, c'est moi qui ai servi de commissionnaire à Mademoiselle ; mais comme je croyais qu'elle se nommait Hélène et que son père donnait des leçons...

— C'est vrai, Nelly n'est que mon petit nom et mon père donne volontiers à ses clients des leçons de... machine à coudre.

Marc Hy.



A côté du bonheur.

Trois jeunes femmes, réunies un jour de fête, ont rarement envie de pleurer. La belle-sœur de Suzanne était une petite créature sans beauté, mais pleine de bon sens, de gaieté, d'esprit, et voyant la vie, les choses et les gens sous leur côté drôle, ce qui scandalisait fort sa belle-mère.

— Que vous avez peu d'escent, Henriette, disait celle-ci, vous riez pourtant de tout.

— Que veux-tu, maman, dit la peu respectueuse Suzanne, tu te tourmentes pour tout, Henriette rit de tout, ça fait contre-poids.

— A la fin du compte, qu'allez-vous faire de votre servante qui joue du violon, continuait la grand-mère ?

— Vous avez une servante qui joue du violon ? fit Juliette amusée.

— Oui, depuis Noël... celle d'avant était une grosse Bernoise qui travaillait comme un homme. Henri ne jurait que par elle... enfin, elle voulait s'en aller ; je la regrettais bien, mais je ne pouvais pas la retenir par sa jupe. J'en engage une autre qu'on m'avait recommandée, une Vaudoise. Le jour après Noël, je vais la chercher à la gare, je vois descendre du train des hommes, des femmes, et une jolie petite demoiselle avec

une boîte à violon à la main et des gros nœuds sur ses souliers... Naturellement, je ne m'inquiétais pas d'elle, je regardais de tous mes yeux pour voir descendre une bonne grosse fille dans le genre de ma Lisbeth... Mais voilà ma bouèbe qui vient vers moi avec son violon.

— Madame, qu'elle me dit, êtes-vous peut-être Mme Givray ?

Me voilà tout effarée...

— Mon Dieu, mademoiselle, que je lui fais, vous n'êtes pourtant pas ma nouvelle servante ?

— Mais oui.

— Alors, que voulez-vous que je fasse de vous avec ce violon ?... je pense que vous ne savez pas soigner les cochons, et que vous n'avez jamais mis des socques.

— Mais oui, pourquoi pas ?...

Enfin, que fallait-il faire ?... Je me suis dit qu'après tout, puisqu'elle avait pu apprendre à jouer du violon, elle apprendrait bien aussi à faire la soupe, et puis qu'avec sa jolie figure, elle ferait honneur à la maison.

— Et alors, ça va-t-il ?

— Le mieux du monde... Elle fait son ouvrage, aussi bien que ma grosse Lisbeth, et le soir, elle nous joue du violon un moment pendant qu'on veille.

— Je ne voudrais pas de ça, dit Mme Givray, vous feriez mieux de lui faire raccommoier les pantalons aux hommes.

— Eh bien, dit la jeune femme, dites-le lui vous-même quand elle viendra chercher la petite, je pense qu'elle va arriver, il est passé neuf heures.

— Déjà, fit Juliette, mais alors Maurice reste bien longtemps à contempler ce taureau.

— Ma pauvre petite cousine, dit Henriette, on voit bien que vous ne connaissez pas encore les hommes. Quand ils auront vu le taureau à Pierre, ils iront voir le bœuf à Jacques et le cheval à Jean, et boire un verre ici, et babiller là... les femmes et les fiancées ne viennent qu'après les vaches, les chevaux et le service militaire... S'ils sont là avant dix heures, il vous faudra être bien contente.

— A moi, ça m'est égal, dit Juliette un peu attristée, c'est à cause de ma mère que ça m'ennuie... Est-ce qu'on n'a pas frappé à la porte ?

C'était la jolie servante qui venait chercher la petite, laquelle, à aucun prix, quoique tombant de sommeil, ne voulait aller au lit.

— Ondin, disait-elle, ondin... cotin.

— Soit, dit la joyeuse maman, faisons une fois rondin picotin... viens ; vous aussi, Juliette, vous aussi, grand-maman, oui, oui... Mimi, prends la main de grand-maman, on veut faire rondin pour le premier de l'an, ça nous rendra joyeux pour le reste de l'année.

Bon gré, mal gré, la grand-maman était de la ronde, avec un coin de son tablier dans sa ceinture et ses manches retroussées sur des bras quelque peu machurés. Tout le monde chantait : rondin, picotin, la Marie a fait son pain, pas plus gros que son levain... un, deux, trois, piii...

Quand l'enfant fut partie, il n'était pas loin de dix heures. Il commençait à faire froid dans la chambre et la conversation languissait. Mme Givray somnolait dans le fauteuil. Suzanne, discrètement, bâillait. Juliette prêtait l'oreille aux bruits.

— Je pense, dit-elle comme dix heures frappaient, que Maurice a oublié qu'il est fiancé et qu'il est reparti pour Clairmont.

— Rassurez-vous, dit Henriette, le voilà, j'entends sa voix.

— Ils vont encore à l'écurie, dit Suzanne.

Mme Givray se leva.

— Que vont-ils faire à l'écurie, dit-elle, mécontente, tout est fermé et en ordre.

Elle passa à la cuisine, où on l'entendit discuter avec Lucien, d'abord à voix basse, puis à haute voix. Le jeune homme parlait d'atteler.

— Atteler ! il ne manquerait plus que ça ! je ne veux pas qu'on sorte le cheval à ces heures.

— Mais, ça me fait pitié pour cette jeune fille.

— La belle affaire, on sait tout ce que c'est.

— En effet, pensait Juliette, qu'est-ce que ça me fait de rentrer à pied ?

A ce moment, on entendit la voix joyeuse de Maurice qui chantonait dans le corridor. Rapidement, la jeune fille mit son chapeau, son manteau, et sortit.

— Il nous faut vite partir, Maurice ; tu es resté longtemps !

— Longtemps ! voilà bien les femmes, on reste toujours trop longtemps, faut-il qu'elles nous aiment, quand même !

On rit. Maurice salua ses hôtes avec beaucoup d'effusion, des protestations d'amitié, et des joyeux propos. Henriette et son mari partaient aussi, on fit ensemble quelques pas, puis les fiancés, de nouveau, se trouvèrent seuls sur le chemin sombre. Pas de lune, pas d'étoiles, pas d'autre bruit que celui de la bise qui secouait les arbres et faisait s'entrechoquer leurs branches nues. Maurice sifflait, babillait, riait bruyamment.

— Quand même, fit-il tout à coup, on n'a pas pu s'embrasser de tout l'après-midi.

Il saisit la jeune fille avec tant de violence qu'elle le repoussa, révoltée.

— Laisse-moi, voyons, qu'est-ce que c'est que ces manières ?

— Ces manières... Alors, je ne peux pas embrasser ma fiancée... allons, laisse-toi faire, bas les pattes.

— Laisse-moi ! Pour l'amour de ciel, Maurice, qu'as-tu ?... quelle horreur ! fit-elle, comprenant tout à coup, tu as bu !

D'un geste brusque, elle se dégagea et se mit à courir sur la route dure où résonnaient ses pas. Elle allait si vite, portée par son indignation et la peur d'une étreinte comme celle qu'elle venait de subir, que Maurice ne réussit pas à la rejoindre. Elle traversa seule le petit pont où les sapins se plaignaient sous la bise, et seule elle traversa le village, sans songer qu'un passant retardé pouvait s'étonner de la voir ainsi, courant presque et le visage bouleversé.

(A suivre).

J.-L. Duplan.

Histoire écossaise. — Deux écossais et un juif se rendirent un soir à une conférence gratuite. Au cours de la réunion on annonça qu'une quête allait être faite. Le juif s'évanouit... et les deux écossais s'empressèrent de l'emporter hors de la salle.

La Patrie Suisse. — Nombreuses actualités dans la Patrie Suisse du 30 janvier : réception du nouveau ministre de Hongrie à Berne, passage de Joséphine Baker en Suisse, illumination de la cathédrale de Lausanne, construction d'un nouveau pont sur le Rhin à Bâle, matchs de foot-ball, championnats suisses de bobsleigh à Caux, etc. Pour compléter ce numéro, un bel article sur les constructeurs d'orgues en Suisse, en particulier, sur l'orgue de Chêne-Bourg, des vues de l'exposition au Musée ethnographique de Genève, la suite du pittoresque Tour de Suisse de P. Meyer de Stadelhofen, des variétés, des contes, romans et nouvelles, sans oublier les suppléments de la mode.

Greta Garbo. Etant donné le succès remporté par Greta Garbo dans « Anna Christie », le Bourg passera cette semaine un des meilleurs films de cette grande artiste : **La Belle Ténébreuse.** Tiré de la pièce de Lubitsch Wolff « La guerre dans l'ombre » et mise à la scène par Fred Niblo, ce film met admirablement en évidence la beauté et le talent de Greta Garbo, qui personnifie « La Belle Ténébreuse ». Elle y reste comme à l'accoutumée émouvante et irrésistible, à la fois mystique et sensuelle, celle qui fait tressaillir le public d'un frémissement admiratif dès qu'elle apparaît. Dans son rôle d'espionne qu'elle joue pour la première fois nous subissons agréablement son charme prenant et nous ne sommes pas étonnés qu'il soit par la suite fatal au séduisant officier qu'interprète d'une façon tout-à-fait remarquable Conrad Nagel.

Dimanche, matinées à 14 h. et à 16 h. 15.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Pour lutter contre la mévente des **VINS VAUDOIS** demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de

VIN VAUDOIS